

## Chapitre 34

### *Dans l'Œil du cyclone.*

**L**a femme de charge du barbier vient nous réveiller à la place de la femme de chambre de l'étage, à six heures, comme convenu. Elle nous annonce que la baignoire est prête avec les serviettes, les sels de bain et le savon. En me levant, je note que le chauffage central fonctionne à nouveau. Non seulement il fait chaud mais de temps en temps on entend passer des bulles qui font comme un chuintement dans le serpentin poêle. Il faut descendre au rez-de-chaussée et donc nous habiller. Hélène passe un chemisier, sa robe et un boléro de laine. Elle enfle des mules en loutre tandis que je m'habille avec un pantalon une chemise et ma veste d'intérieur dont on ne voit pas les faux plis.

- Je mettrai mes dessous une fois remontée. Tu m'aideras...

- J'aurais préféré t'aider à les enlever...

- Mon fiancé suffragette est prié de se tenir. C'est une maison sérieuse, ici, non un bouge à soudards. »

Nous entrons à deux dans la grande baignoire de cuivre après nous être lavés dans un tub large en métal étamé et au rebord haut d'un travers de main. Nous nous sommes mouillés mutuellement avec une couade<sup>1</sup> et mutuellement savonnés le dos.

Ensuite nous nous accordons un bon quart d'heure de détente dans le bain. La baignoire est assez confortable pour que nous nous y étendions à deux. Nous sommes adossés chacun à un bout de la baignoire, j'ai placé mes pieds de part et d'autre des hanches d'Hélène et elle a fait de même. Je lui masse doucement l'arrière des mollets et elle se relaxe au point de presque s'endormir.

Lorsque j'arrête mon massage léger, elle me dit d'une voix plaintive : « Oh non, n'arrête pas cela me fait tant de bien... » Je reprends donc quelques minutes puis je m'arrête à nouveau. Et je me lève. En sortant trempé du bain, je monte directement dans le tub. Je me sèche avec un drap de bain épais en coton « sudiste » et ne sors du tub sur le tapis de sol toujours en coton que pour finir de me sécher les pieds. Hélène se lève à son tour, splendide dans sa natureté, et passe dans le tub en manquant marcher sur la couade de cuivre posée dans l'angle.

Je finis de me rhabiller quand je me dis que cette pièce me paraît basse de plafond et donne l'impression d'être sous un toit alors que nous sommes au rez-de-chaussée. D'ailleurs la porte-fenêtre aux vitres dépolies donne sur une cour intérieure comme la petite fenêtre située à sa gauche.



*Hélène se lève à son tour et passe dans le tub.*

<sup>1</sup> Couade : Sorte de louche en cuivre dont le manche sert de bec verseur (Mot régional du Sud-Ouest de la France).

Lorsque nous sortons de la salle de bain nous, nous croisons le patron barbier qui arrive. Il nous salue aimablement et je lui pose la question qui me préoccupe, à savoir le pourquoi de la forme du plafond de la salle de bains. Il m'explique que cette salle de bain a été installée dans l'espace qui restait une fois l'installation de chauffage central mise en place. Il aurait été dommage de laisser cette pièce inoccupée. Il nous annonce des travaux d'amélioration « si la guerre s'arrête » pour avoir l'eau chaude et l'eau froide courantes à la baignoire et à la vasque de toilette. En fait, les tuyaux d'eau chaude et la chaudière prennent beaucoup de place. Le barbier est soulagé que sa livraison de charbon soit arrivée hier soir. La soute de l'hôtel est pleine mais c'est bien parce que l'établissement a une clientèle choisie.

L'aide de camp est à l'heure avec la voiture. Au cabinet du Secrétaire d'État on nous reçoit avec gentillesse et un certain respect. Le directeur de Cabinet nous reçoit en personne, M. Hunter étant pris au Conseil de Sécurité. Le secrétaire prend note de notre entretien en sténographie. Il couvre sa feuille de dessins de courbes et de segments et je comprends qu'il écrit aussi vite que nous parlons. Au bout d'un moment, le Directeur de cabinet reprend la parole.

- Je suis chargé par M. Hunter de faciliter les relations entre les sociétés de bienfaisance et les autorités médicales militaires. Mais il ne faut pas vous attendre à un soutien pécuniaire de la Confédération. Les échanges que nous avons eus par le télégraphe avec nos homologues yankees nous ont conduits à conclure qu'ils sont sur la même ligne de conduite que nous. Mais nous vous entendrons toujours pour permettre de faciliter votre action privée.

- Ceci est parfaitement assimilé et clair dans notre esprit. Mais nous aurons besoin de l'action diplomatique officielle au moment des transferts de blessés à renvoyer dans leurs foyers de l'autre côté des lignes de front.

- Nous n'en sommes pas encore là.

- Cela va se présenter plus tôt qu'on ne le pense.

- Pour le moment, les blessés convalescents sont amenés à rejoindre des camps de prisonniers.

- Ceci devra changer. Les blessés définitivement inaptes à la reprise du combat, il faudra bien les renvoyer chez eux. On ne peut se permettre de les garder à notre charge pas plus que les gens de Lincoln ne pourront envisager de le faire. Ces blessés prennent des rations et de l'eau alors qu'ils ne pourront plus jamais combattre. Il est stupide de s'en encombrer.

- Monsieur le baron français, il n'est pas d'usage de libérer les prisonniers avant la fin d'une guerre.

- Je vous demande pardon, mais c'est fort courant en Europe. On ne garde pas prisonniers des gens inaptes au combat. Je conçois que ce principe ne soit pas encore assimilé ici, dans ce pays neuf où toute l'évolution s'est faite par les armes. Mais maintenant, il y a les journaux, les photographes, bref, des témoins. Il nous faudra un soutien diplomatique de la part de certains pays étrangers. Si nous donnons une image de sauvagerie indéfendable, nous perdrons la bataille diplomatique parce que les gens de Washington auront beau jeu de nous présenter comme étant des sauvages. Il faut y penser, les lecteurs de journaux se forment leurs opinions en fonction de ce qu'ils croient être la vérité. » Hélène enfonce le clou et repend mon antienne :

- Nous avons rencontré Lincoln en personne et son épouse. Nous leur avons parlé de cette question. Ils sont tout à fait prêts à renvoyer au Sud les prisonniers inaptes au combat...

- Oui, nous le savons par nos homologues chez l'ennemi.

- Monsieur, continue Hélène, quand un homme ne peut plus porter les armes il n'est plus l'ennemi de personne. Ne perdons pas de vue que les soldats ennemis, ou adverses, ne sont pas des gangsters mais bien des gens qui obéissent aux ordres de leurs chefs. S'ils ne sont plus en mesure de faire la guerre, alors ils sont démobilisés. Donc rendus à leur liberté. C'est ce que nous devons assurer aux blessés porteurs de séquelles définitives les rendant inaptes à la guerre.

- Madame, je crains que cette conception soit encore un peu trop d'avant-garde.

- Nous verrons à l'usage, Monsieur.

- En tout cas, nous vous sommes tous reconnaissants de votre action, soyez-en sûre. Abordons maintenant un tout autre sujet. Madame Davis souhaite vous retenir à déjeuner aujourd'hui. Et comme Monsieur est français, il s'agira d'un véritable déjeuner. Mais le Président

ne partagera pas ce repas. Il est pris ailleurs. Vous avez vos places réservées dans le train qui part demain matin pour Charleston. Voici les bons de transport. Monsieur Toppenot vous a réservé un compartiment dans une voiture « à la française » qu'il fait redescendre vers le Sud. Mais vous y voyagerez avec une dame de Washington qui œuvre dans la même bienfaisance que vous. Elle voyage avec son accompagnatrice et ce sont deux personnes très comme il faut, bien que yankees. M. Hunter leur a fait tenir des laissez-passer diplomatiques en reconnaissance des facilités que vous ont accordées les gens de Lincoln. »

Nous n'avons plus rien à faire au Secrétariat d'État et nous sommes sur le point de repartir quand arrive... Tertullien. Il m'embrasse comme s'il avait eu peur de ne plus jamais me revoir et se permet même de faire une bise sur chaque joue à Hélène un peu surprise. De telles effusions dans la rue... Nous avons du temps devant nous avant de nous rendre à la Maison Blanche pour le déjeuner aussi mon « associé » nous convie-t-il à prendre un café au pub irlandais voisin.

Le propriétaire s'approche de nous lorsque nous passons le seuil. Il connaît manifestement bien Tertullien et il a dû entendre parler d'Hélène et moi parce qu'il nous salue avec amitié mais aussi un peu de curiosité. Il nous recommande de sa bière « *irish brewing recipe* », brassée à l'irlandaise, qu'il prépare lui-même avec une eau de source qui arrive de la montagne en cuves zinguées. Avec sa bière, il nous propose des biscuits toujours à l'irlandaise. Nous sommes d'accord et il donne les ordres à son serveur. Je suis surpris parce que c'est un blanc assez jeune et non un noir.

- Pas d'esclave ici, commente Tertullien. Le patron a émigré d'Irlande, de la province d'Ulster, parce qu'il ne supportait plus la colonisation anglaise. Il ne veut donc rien qui rappelle le sort des paysans et ouvriers irlandais sous la botte de l'étranger. Il n'a que des employés salariés. Son plongeur est mulâtre mais c'est un affranchi que personne ne voulait employer. Il est aussi son aide brasseur et est payé au même salaire que les autres employés. S'il appliquait le même système que dans d'autres bars, tous ne seraient pas payés pareil. Mais il considère que quel que soit leur niveau de qualification, ses cinq employés sont aussi indispensables les uns que les autres à la marche du Pub.

- Et lui, combien amasse-il sur leur dos ?

- Ils font la caisse tous les jours ensemble et le samedi soir ils font les comptes de la semaine et partagent les bénéfices. Ainsi tous les employés savent-ils ce que leur coûtent les charges et les taxes, ils mesurent que tout coûte de plus en plus cher. Essentiellement à cause des profiteurs de guerre. La menace de pénurie conduit à la spéculation. La bataille de juillet dernier n'a anesthésié que les politiciens. Les autres savent que cela va repartir et qu'on n'est pas sorti de la tempête. En fait les États-Unis, Confédération comprise, sont dans l'œil du cyclone. »

Hélène qui est restée silencieuse pendant l'exposé de Tertullien ne veut pas jouer les seconds rôles. Elle questionne donc à sa manière et peut-être pour être sûre de comprendre ce que vient de dire Tertullien dans son français à l'accent créole.

- L'œil de quoi ?

- L'œil du cyclone. Un cyclone c'est une tempête qui tourne sur elle-même, un peu comme une tornade mais d'un diamètre de plusieurs miles.

- *Oh! You mean a hurricane.*

- Oui, si tu veux, mais un ouragan est en général moins fort. Les ouragans qui traversent la Floride de temps en temps sont des Cyclones qui ont perdu de la vigueur en quittant la surface de l'océan pour passer sur les terres. »

Hélène est familière des tempêtes de vent ou des tornades des zones plus désertiques du continent, mais les tornades sont des phénomènes très ponctuels qui, pour dévastateurs que soit le tourbillon de vents qui les compose n'ont pas à proprement parler d'œil. Aux Antilles on sait ce que sait. C'est d'ailleurs ce que rappelle le moniteur du Gouvernorat au début de chaque saison, si le cyclone passe au-dessus d'un lieu, celui-ci subit deux fois les vents, une fois dans un sens avec une violence inouïe qui ravage tout puis, après une accalmie qui peut durer de quelques minutes à presque une heure, l'enfer recommence mais avec le vent qui souffle dans l'autre sens. Être dans l'œil du cyclone signifie donc avoir connu l'enfer puis connaître un répit avant de connaître à

nouveau l'enfer. Et pendant la période de répit, il ne faut surtout pas se sentir rassuré mais il faut consolider ce qu'on peut avant que ne redémarre l'enfer.

Tertullien explique à Hélène le sens de cette expression souvent mal employée et ma fiancée lui donne entièrement raison quant à l'attitude des confédérés : on dirait que les décideurs politiques ou économiques ne mesurent pas l'ampleur des décisions à prendre, n'en mesurent pas l'urgence, et que les MM. les Propriétaires d'entreprises, de banques et autres affaires à rendement financier soient plus soucieux de protéger leurs propres bien que de participer à l'effort de guerre.

En les écoutant discuter tous les deux, je prends un peu de champ. Et pour la première fois depuis plus d'un an, je « sors de mon corps ». Cette pratique n'a rien d'ésotérique ni de magique. Elle consiste à prendre ses distances avec la situation dans laquelle est notre corps pour l'envisager comme un entomologiste examine un insecte sous sa loupe. Cette faculté est le fruit de la pratique d'une discipline que certains voyageurs ont rapportée d'Extrême Orient, de la Perse où la pratiquent les soufis voire de la Turquie où la pratiquent les derviches. Mon but est de chercher ce qui préside aux événements en cours. Qui ou quoi manipule ce qui se passe ou influe dessus.

La plupart du temps, cet exercice provoque chez moi une sorte d'illumination qui pourrait se comparer à celle que l'on a devant un texte latin ou grec ardu qui n'a pas déjà été traduit dix mille fois et dont on comprend enfin le sens réel. Une sorte d'Eurêka d'Archimède ou de « Je tiens l'affaire ! » de Champollion quand il a la révélation de la méthode à employer pour traduire la pierre de Rosette. En une fraction de seconde, je suis remonté dans ce que je connais de l'histoire des hommes à la recherche d'un axe commun à ce que je vois ici. Mon esprit passe en revue en un éclair les empires antiques, le Moyen Âge et la suite. Et soudain j'ai une sorte d'éblouissement. C'est évident mais quasi impossible à exprimer avec des mots. Il ne m'en vient qu'un seul, et il est anglais : *unspeakable*. Je suis revenu parmi tout le monde et ce mot me vrille l'esprit. Le patron irlandais est revenu et parle. Il dit son inquiétude devant l'inertie de la Confédération à préparer la suite des événements.

- Parce que les yankees ne vont pas en rester là. Je suis certain qu'ils préparent quelque chose pour se venger de leur défaite du mois de juillet. Je les connais bien parce que je suis souvent allé rendre visite à mes cousins qui sont restés à New York. Ils sont méthodiques et étudient les raisons de leurs échecs pour y apporter remède. Et ils sont riches. Mais ce qui me dérange, c'est qu'ils ont beau avoir aboli l'esclavage chez eux, les noirs n'y sont pas pour autant mieux considérés. Ils ont la vie plus dure que les hispaniques parce qu'ils n'ont pas su s'organiser en syndicats. »

Je laisse mes deux comparses entretenir la conversation. Il me reste de mon « instant d'abstraction » ce mot pour lequel je cherche la meilleure traduction. Je sais ce dont il s'agit. Toutes les entreprises majeures de l'humanité se trouvent un jour détruites par leur réussite. On dirait que tout se passe comme pour la tour de Babel : emportés par leur orgueil, les chefs des peuples vont trop loin et entraînent leurs ouailles dans la perte et le désastre. Après l'effondrement de la Tour de Babel, pourtant dédiée au départ à la grandeur de Dieu, les hommes se sont trouvés dispersés et se sont mis à parler des langues différentes. La féodalité en Europe, qui s'était organisée dans le but louables de protéger les paysans contre les entreprises des brigands qui pillaient, tuaient et violaient a fini par commettre des excès qui ont conduit aux révolutions, anglaise d'abord puis française. Et je suis sûr qu'il y en aura d'autres. Ceci acquis, ce qui me paraît évident depuis quelques minutes c'est que toute action humaine qui vise au bien de l'homme se heurte rapidement à un principe qu'elle contient parce qu'il est au fond de l'âme humaine. Il est là, invisible, prégnant, aux aguets, et il finit toujours par triompher. On a raison de dire que « l'enfer est pavé de bonnes intentions ». Mais c'est encore une image. Ce principe dont je viens de pressentir la présence ne se peut décrire avec clarté. Il n'y a pas de mot. Ce n'est pas un être ni un non-être...

J'ai trouvé ! Je le nommerai désormais « l'Indicible ». C'est un mot, donc une matérialisation de présence, mais il ne décrit rien, donc il ne limite pas le concept. Donc il fait référence non plus à une existence mais à une essence, c'est-à-dire une existence sans les limites perceptibles par l'homme qui sont les trois dimensions du volume auxquelles il convient d'ajouter le temps. Pour les croyants, en fait, l'indicible est d'essence divine mais combat les aspirations au bien qui poussent l'homme à s'améliorer et à améliorer la société dans laquelle il vit. Il faudra que

je m'ouvre de cette réflexion à Maître Shlomo Kahana, c'est trop important. Je rattache cette découverte qui va me changer en profondeur, je pense, à la situation des États-Unis. Ils sont en train d'éclater alors qu'ils se sont constitués sur des fondements non seulement humanistes mais aussi idéalistes et tournés vers la bonté divine. Et voilà que sans prendre parti pour les uns ou pour les autres, je sens que cette réalisation d'envergure, cette tour de Babel qui réunissait des immigrés, tous opprimés dans leurs pays d'origine, est en train de se débander pour avoir oublié le caractère universel de ces principes. Il faudra que nous en parlions avec Hélène et Tertullien. Mais ce n'est pas le lieu, dans un Pub irlandais dont le patron semble décidé à faire la guerre. Et pourtant, son refus d'exploiter des esclaves montre que cet homme met en pratique ses conceptions humanistes.

Je me remets à écouter ce qu'il dit à mes deux acolytes.

- Cette guerre stupide va nous ruiner. Qui que soit le vainqueur, les vaincus seront les petites gens comme moi et le sort des pauvres sera terrible qu'ils soient blancs ou noirs. Et nous, les catholiques, vous croyez qu'on va nous faire des cadeaux ? Tout ce que je possède est dans le fonds de ce pub. Je ne possède même pas les murs. Je les loue à un propriétaire qui vit à Chicago.

- Au moins lui, il ne sera pas exproprié en cas de défaite de la Confédération. »

La remarque vient d'Hélène, toujours pratique.

- Oui madame, mais je connais les soudards, ils me videront ma cave sans rien payer. Mais ce n'est pas ça qui m'inquiète. La guerre va tout détruire et il faudra reconstruire. Et les rupins se feront encore des vestes d'or sur le dos des petits. »

Je ne fais aucun commentaire. Notre mise devrait indiquer à ce revendicateur social que nous faisons plutôt partie des rupins, mais cela ne semble pas le troubler. Il est temps pour nous de prendre congé pour nous trouver à l'heure dite à la Maison Blanche. Si Tertullien est avec nous et nous a rejoints, c'est parce qu'il a fini son travail ici et qu'il peut rentrer à Charleston où Aldebert Toppenot le rappelle. Il a été mandé par le secrétaire particulier de M. Hunter pour nous prendre en charge avant notre déjeuner auquel il est aussi convié.

Le déjeuner est aimable mais je sens que Varina Davis est moins chaleureuse que la dernière fois que nous sommes venus. Nous n'avons pas vu Mary Bowser. En revanche nous avons entraperçu une femme blanche d'une trentaine d'années qui accompagnait les enfants, sans doute de retour de l'école. Je suppose qu'il s'agissait de la préceptrice. Madame Davis questionne Hélène sur nos démarches « dans le Nord » et semble satisfaite que nous ayons noué quelques contacts.

- Vous allez voyager, m'a dit Robert Hunter, avec une personne qui a dans le Nord les mêmes préoccupations que vous vis-à-vis des blessés de guerre. Je souhaite que vous puissiez vous entendre avec elle. Elle aurait entendu parler d'un blessé d'une unité irlandaise qu'il faudrait faire remonter chez lui dans le Nord. Il serait à l'hôpital de Charleston.

Nous échangeons un regard, Hélène et moi tandis que Tertullien dit à voix haute : « Si cela se trouve, c'est cet Irlandais qui a nom Sean McNamara et que tu as visité l'autre jour ?

- Je ne saurais vous le dire, dit Varina Davis. Robert ne m'a pas donné de détail.

- Alors, fait Hélène, cette dame serait Madame Dupont de Nemours.

- Il me semble bien avoir entendu ce nom, fait Madame Davis. Son mari est un homme d'affaires connu. Mais je suis surprise que Robert ne vous ait pas informé du nom de cette personne.

- Nous ne l'avons pas vu, fait Hélène. Nous avons été reçus par son directeur de Cabinet à cause d'une réunion.

- Ah oui. C'est aussi à cause de cette réunion que Jefferson ne déjeune pas ici. »

À la fin du déjeuner, la préceptrice nous amène les deux aînés des enfants, Margaret et Jefferson jr. Margaret nous déclame en français la fable de Jean de La Fontaine « Le Héron ». Elle joue sa fable et mime avec de grands gestes harmonieux des bras et du corps le héron qui longe la rivière. Jefferson jr bade sa sœur avec adoration. Moment de paix et d'innocence. Comme « l'Indicible » me semble loin à ce moment.

\*

\* \*



Lorsque nous quittons la Maison Blanche de Richmond, à l'atmosphère bien plus familiale que celle de Washington, le Président n'est toujours pas revenu de cette fameuse réunion. Le directeur de cabinet nous attend à la sortie de la salle à manger pour nous confier à l'équipage de la voiture, le cocher, certes, mais aussi un garde du corps armé d'un « *coach gun* ».

La voiture « à la française » du train est en fait la transformation d'une voiture américaine à couloir central. Je commence par être inquiet mais en fait, cette voiture est bien divisée en compartiments auxquels on accède par un couloir latéral. Seulement, au milieu de la voiture se trouve un compartiment qui la coupe en deux. Le couloir s'élargit à toute la voiture et ménage une plate-forme d'où une porte décentrée donne accès au compartiment du milieu. En entrant, à droite dans le compartiment se trouvent deux places en vis-à-vis de part et d'autre d'une table. À gauche, deux banquettes de deux places chacune se font face.



Le compartiment n'est pas très grand mais comporte des filets à bagages au-dessus des banquettes et de la fenêtre de gauche en entrant. Dans la cloison en face de nous en entrant, il y a une porte en acajou fermée par une grosse serrure en laiton sans poignée. Je comprends que seul le personnel de la compagnie peut franchir cette porte. Nous serons donc bien tranquilles dans ce compartiment. Des deux dames qui se font face, l'une est parfaitement connue d'Hélène et moi. Lorsque je passe la tête dans le compartiment, elle ne fait pas attention à moi tant elle est occupée par ce qu'elle dit à la jeune femme qui lui fait face.

Je ressors du compartiment et Tertullien entre. Je lui fais passer les bagages qu'il hisse sur les filets et je m'efface pour laisser passer Hélène. C'est alors que la vieille dame nous reconnaît. Elle a un large sourire et a un mouvement pour se lever. Mais Hélène la salue gentiment en lui faisant signe de rester assise. Hélène présente Tertullien à Madame de Nemours qui en retour nous présente la personne qui l'accompagne. Madame Suzan O'Reilly est l'épouse d'un homme

d'affaires d'origine irlandaise qui a ses bureaux à Philadelphie et des comptoirs à Boston et New York. Les deux dames ont effectivement des laissez-passer pour se rendre à Charleston. Il s'agit d'organiser le rapatriement de Sean McNamara vers chez lui. Seulement les billets de chemin de fer seront à la charge de la *Women's Central Relief Association for Sick and Wounded in the Army*. Il faudra aussi parvenir à obtenir des places dans le train.

Hélène assure qu'elle fera tout pour régler cette question mais ne s'engage pas davantage. Elle veut d'abord en parler à son père ce qui est naturel puisque nous ne savons pas exactement quelles sont les implications des mouvements de troupes sur les disponibilités du transport ferroviaire entre la Caroline et le Potomac.

Il n'y a pas de voiture restaurant dans ce train. Je sens monter l'irritation d'Hélène. Mme de Nemours est, elle aussi, un peu désappointée. Elle se faisait une joie de déjeuner dans la voiture-restaurant d'un « train à la française ». Tertullien me regarde d'un air interrogateur.

- Eh bien nous ferons carême, dis-je en souriant.

En fait, lorsque nous arrivons à Petersburg, la mexicaine qui vend des tortillas est présente avec des paniers pleins de victuailles toutes fraîches. Notre train est à quai assez loin de la marchande. Nous descendons donc Tertullien et moi pour nous approcher de l'éventaire de la brave femme. Elle me reconnaît et m'accueille avec un large sourire. Nous parlons espagnol et Tertullien est ému parce que cette femme lui rappelle les marchandes noires du marché de Basse-Terre. Son teint basané de Mexicaine n'est pas pour rien dans cette ressemblance. Du coup, elle nous donne des paniers en feuilles de palmetto<sup>2</sup> tressées pour emporter nos achats. Il nous reste à trouver à boire. Mais la Mexicaine a un geste ample et un petit garçon accourt vers nous, de derrière un tas de panneaux de bois qui servent à brûler les marchandises qu'on charge ensuite sur les wagons plats. Sa mère lui dit quelques mots dans une langue de je ne comprends pas. Il acquiesce et repart. Il revient alors avec une gourde en peau de chèvre.

- C'est mon fils, dit la femme. Dans cette gourde, il y a du jus de cactus qui fait une eau bien rafraîchissante. Mais je dois vous vendre la gourde parce que sinon mon mari sera en colère. » Elle nous annonce un prix que je juge ridiculement bas. Je lui donne un demi-dollar en argent mais elle veut refuser. Elle n'a pas de monnaie, nous dit-elle.

- Je ne vous en demande pas, Madame. Vous avez été très gentille de nous donner les sacs.

- Alors acceptez en plus ces deux pommes de cactus. »

Il s'agit de ce qu'on appelle dans les colonies françaises d'Afrique du nord la « figue de barbarie ». Ici elle est plus rouge que là-bas. Nous revenons au train. Lorsque nous montons dans la voiture, il y a des hommes dans le couloir. Hélène s'oppose à leur entrée dans notre compartiment. Elle commence à élever le ton. L'un des hommes a tendance à insister. Lorsque j'ai vue sur toute la plate-forme je devine qu'ils sont trois dont l'un bloque la porte entrouverte avec le pied. Mon LeMat est dans son étui que je porte avec la bandoulière et il pend dans mon dos parce que j'ai les bras pris par les paniers. Obnubilés par leur idée de pénétrer dans le compartiment, les deux hommes que l'on aperçoit du couloir ne font pas attention à nous. Je pose mes paniers, sors le LeBossu de la poche de ma veste et je relève le levier de sûreté. Tertullien a sorti son Le Faucheur et je remarque qu'on ne voit pas les broches sortir du barillet. Il a trouvé le moyen de charger des cartouches à percussion centrale. Le chien est à l'abattu et je comprends que mon ami ne tient pas à tirer accidentellement et qu'il utilisera la double action. Je me racle la gorge et les deux types que je vois du couloir se retournent vers moi.

- Eh bien Messieurs, on importune les dames ? »

J'ai parlé posément mais l'un des deux, celui qui est le plus à ma gauche, me regarde avec mépris après avoir jeté un œil sur mon petit revolver. Il est plus inquiet du gros calibre du Le Faucheur mais se rassure en le voyant non armé. Le ruffian du milieu, celui qui est le plus à droite des deux que l'on peut voir, a cramponné son étui à revolver qu'il porte sur le côté gauche avec la crosse vers l'avant. Sa main droite a un geste vers la crosse de son arme mais Tertullien lui braque son onze millimètres en pleine face. Celui qui m'inquiète est celui que je ne vois pas. Le plus à

---

<sup>2</sup> Palmier assez résistant au froid que l'on trouve dans le sud des États-Unis et qui figure notamment sur le drapeau de la Caroline du Sud.

gauche porte la main vers son dos et la ramène armée d'un gros revolver au bronzage bien effacé. Il n'a pas le temps d'armer le chien. La balle de plomb durci du LeBossu poussée à grande vitesse par la poudre sans fumée lui entre dans le front. Comme tétanisé, le gougnafier écarte les bras et s'avachit sur le plancher de la voiture. Occupé à surveiller s'il est encore menaçant, j'ai perdu de vue l'autre. Le tonnerre du Lefauchaux précède le bruit sourd de la chute du gros porc qui a commencé par s'affaler contre la cloison de bois précieux du compartiment. C'est le troisième qui m'inquiète. Je crains que Tertullien ne le sache pas là. Et je ne veux pas tirer avec le LeBossu de peur de traverser la cloison derrière laquelle je sais qu'il y a les dames. Une main apparaît à l'angle de droite du couloir. Je vois un pouce crasseux amener le chien vers l'armé mais le jappement sec d'une arme dans lequel je reconnais la voix du Remington en calibre .31 d'Hélène interrompt l'action menaçante du troisième forban.

Tertullien a armé son Lefauchaux et le braque sur la victime d'Hélène. L'homme semble encore bouger mais ce sont des mouvements non coordonnés. La tempe du type est percée net et du sang et un peu de matière cervicale en sortent. Le gros revolver est d'un modèle assez récent. Celui-là, j'ai appris à le connaître. C'est un revolver Starr qui a été mis sur le marché en 1858 et dont le calibre semble d'être d'autour de onze millimètres. Il semble avoir déjà beaucoup servi et c'est pourquoi son bronzage est très effacé. Cette arme tire en double action<sup>3</sup>. Nous récupérons les armes et, le temps de nous enquérir de la santé des dames, une cavalcade de bottes résonne sur le quai puis dans la voiture. Deux *vigilantes* de la compagnie sont montés dans le train l'arme à la main. Ils précèdent de peu un marshal que j'ai déjà vu. Il me reconnaît et se penche sur les trois blessés. Ma victime est inconsciente mais n'est pas morte. Celle d'Hélène a cessé de respirer, celle de Tertullien a maculé le sol du couloir de sang et de cervelle.

Le marshal prend nos dépositions et il est sidéré que le dernier des salopards ait été tué par ma charmante Hélène. Il regarde le petit Remington et le rend à sa propriétaire. L'arme est chargée non à balles rondes mais à balles coniques avec une vis à bois vissée dans l'axe de la balle. L'effet perforant est augmenté ce qui s'est avéré utile en l'occurrence. Seulement, je ne sais pas qui a chargé ce barillet avec de tels projectiles. Arrive un employé du télégraphe de la gare avec trois affiches de format judiciaire. Les trois hommes sont recherchés en Caroline du Nord, en Virginie et au Maryland. Il y a une récompense pour leur capture.

- Vous auriez pu faire une bonne affaire en ne les tuant pas. Voyez-vous, si vous les aviez simplement blessés, il y avait soixante-quinze dollars à ramasser, vingt-cinq pour chacun. Bon je vais vous laisser repartir, parce que... Monsieur... Baron, vous arrive-t-il de prendre le train sans détruire plusieurs personnes ? Je vais vous demander à tous de bien vouloir signer vos dépositions. »

S'il croit en avoir terminé avec moi, il se trompe.

- Marshal, nous allons bien évidemment signer nos dépositions. Mais vous venez de nous dire que ces trois hommes étaient recherchés par la justice de plusieurs États. Alors je vous suggère de mettre votre foulard sur vos commentaires. Je constate que malgré les gardes privés de la compagnie et la présence de la police d'État que vous représentez, trois hors-la-loi se sont introduits dans un train. Malheureusement, nous avons dû faire usage de nos armes pour les mettre hors d'état de nuire. Mais s'ils avaient été arrêtés avant de pouvoir commencer à nuire, nous n'en serions pas là. Et comme vous n'avez pas à nous verser de récompense, le budget de l'État ou de la Confédération font une économie.

- Soyez sûr, continue Hélène que nous informerons qui de droit de cet incident. »

Les choses risquent de mal tourner, le marshal le sent bien. Il replie sa paperasse signée de nous et repart avec les deux vigilantes tandis que des porteurs noirs chargent sur un chariot à bagages les cadavres dont le type que j'ai blessé, mort pendant que le marshal nous questionnait. Une équipe de nettoyeurs vient s'affairer à faire disparaître les taches de sang, de cervelle et sans doute d'esquilles d'os de crâne. Alors que la plate-forme puait le sang en train de coaguler, voilà

---

<sup>3</sup> Double action : lorsque le doigt appuie sur la queue de détente, le mécanisme commence par armer le chien pour le libérer arrivé en fin de course arrière et provoquer la percussion de l'amorce. Cela permet un tir rapide en un seul mouvement de l'index au lieu de devoir d'abord armer le chien d'un coup de pouce et ensuite appuyer sur la queue de détente pour faire partir le coup. Le LeBossu de Pierre-Hubert fonctionne à double action.



qu'elle se met à empester le pétrole de lampe. Le voyage menace d'être désagréable mais le chef de train, une fois les nettoyeurs repartis, fait terminer le nettoyage par un dernier homme qui utilise en grande quantité de l'alcool de bois qu'il éponge à la sciure. Il enlève ainsi l'essentiel des restes de pétrole et la plate-forme prend une odeur de neuf, comme si l'on avait juste refait le vernis au tampon qui couvre les boiseries d'acajou. Fort heureusement, nous avons mis les paniers de victuailles à l'abri dans le compartiment avant que n'intervienne l'équipe de nettoyeurs.

Si Hélène n'a pas perdu l'appétit, Mme de Nemours et son accompagnatrice semblent plus désorientées. Elles commencent par refuser les parts de tortillas que nous leur offrons. Il faut dire que nous n'avons ni vaisselle ni couverts. En outre si elles ont une table entre elles, nous n'en avons pas entre les deux banquettes. Et nos sacs ne pourraient en constituer une. Le train ne part toujours pas alors que nous aurions déjà dû démarrer. Nous venons de commencer notre repas quand arrive le chef de train. Il vient s'excuser de l'irruption due aux trois forbans et se trouve un peu rasséréné de voir que nous n'avons pas perdu l'appétit. Il contrôle nos laissez-passer, a un regard de surprise devant les documents des deux dames du Nord. Il s'adresse à moi pour me demander si nous voyageons ensemble tous les cinq.

- Nous allons au même endroit et pour la même raison. Qui doit rester secrète parce qu'initiée à la demande du secrétariat d'État.

- Je comprends mieux. Un télégramme est arrivé et le train peut partir. Il n'y aura aucune procédure, m'a confirmé le marshal. C'est assez rare à Petersburg, paraît-il, parce que le maire n'aime pas les échanges de coups de feu sur le territoire de la paroisse<sup>4</sup>. Je vous souhaite un bon voyage. Auriez-vous besoin de vaisselle ?

- Si vous en avez...

- Je vais vous en faire porter. Il s'agit d'une caisse destinée à la voiture restaurant qui est en attente au dépôt de Charleston. Je vais vous faire porter des couverts, de la vaisselle et des verres. Et une table pliante, aussi. »

C'est ainsi que dix minutes plus tard nous pouvons continuer notre déjeuner dans des conditions confortables. L'agent de la compagnie et l'employé noir nous ont apporté de la vaisselle pour six personnes. Du coup les deux dames se laissent tenter par notre pique-nique. La table pliante a été conçue pour se placer entre les deux banquettes. Et nous pouvons nous installer comme dans une voiture restaurant. Le train repart avant même que nous ayons terminé notre repas.

Bonne chère réjouit tous les cœurs. Une fois rassasiées Mmes de Nemours et O'Reilly semblent moins choquées de la tuerie de tout à l'heure. Finalement, nous apprenons plus de détails sur ce qui s'est passé qu'Hélène n'en a donnés dans son témoignage à la police. Mmes de Nemours et O'Reilly n'ont pas été entendues par le marshal, impressionné par les signatures officielles de leurs laissez-passer. Hélène, Tertullien et moi, nous avons ouvert le feu. Il fallait donc bien que nous fournissions quelques explications.

Maintenant, Hélène raconte. Tertullien et moi allions vers la marchande mexicaine. En nous suivant des yeux depuis la portière Hélène a le regard attiré par le déplacement qui se veut discret de trois individus à l'air louche. Ils passent de l'autre côté du train qu'ils longent et enfin ils montent dans la seule voiture « de luxe », sans doute à la recherche de quelque pillage à revendre. Il est fréquent que ces voitures soient décorées de pique-fleurs en cristal taillé montés sur des supports en bronze doré. Autant de choses qui se monnaient chez les antiquaires des grandes villes ou dans les salles des ventes. Ils ont été surpris de sentir une résistance à l'ouverture de la porte de ce compartiment à l'air bien particulier.

- En fait, j'ai commis l'erreur de ne pas verrouiller la porte avant leur montée. Ils auraient cru le compartiment vide et fermé et n'auraient sans doute pas insisté. Mais je me suis contenté de bloquer la porte avec mon pied et en forçant, le gros porc qu'a « nettoyé » Tertullien a commencé à repousser mon pied en poussant sur la porte. Et c'est là que vous êtes arrivés. Mais je savais qu'ils n'étaient que trois et que j'avais de quoi les retarder avec mon revolver et deux barilletts chargés.

- Mais ma chère fiancée, pourrais-tu me dire qui t'a procuré ces balles inhabituelles ?

---

<sup>4</sup> À cette époque, on emploie encore beaucoup le terme de paroisse plutôt que celui de municipalité, en particulier dans les États de civilisation plutôt euro-continentale.

- Ton ami Simon, Ô mon fiancé révérend. Il prend soin de ma santé, lui. »

Les deux dames nordistes écoutent cet échange un peu sidérées. Mme O'Reilly ose une question.

- Les voyages sont-ils toujours aussi mouvementés, de ce côté-ci du Potomac ?

- En ce moment on constate une recrudescence de délinquance. La guerre n'arrange rien dans ce domaine. » C'est Tertullien qui a répondu avec son flegme habituel. Pour ne pas être en reste, Hélène complète : « Et ce n'est rien comparé à ce qui se passe de l'autre côté du Mississippi.

- Certes, mais le train ne va pas très loin au-delà du Mississippi.

- Tout de même ! » s'exclame Hélène. « On peut aller jusqu'au Nebraska, à Omaha. Certes, après cela, c'est la piste. Mais rien que pour aller à Omaha, plus on s'éloigne du Mississippi, plus on risque les attaques. On trouve le long de la voie ferrée des ruffians qui n'ont d'autre but que rançonner les voyageurs. Sans compter les indiens qui ne veulent pas du train sur les prairies à bisons.

- J'ai entendu parler de cela », fait Mme de Nemours pensive. « Quand donc se pays finira-t-il par être enfin civilisé ? »

Mme O'Reilly s'adresse à Hélène de sa voix douce. « Mais mademoiselle, vous me semblez bien au fait de ces questions. Et votre maîtrise de l'utilisation d'un revolver me conduit à me poser des questions sur vous.

- Mais quelles questions, Madame ? Je suis prête à y répondre, si je le puis.

- Est-ce dans votre famille que vous avez appris à vous servir d'une arme ? »

Alors Hélène raconte. La plantation et ses ruisseaux et rivières pleins de bêtes parfois dangereuses comme les crotales ou, pire, les vipères trigonocéphales ou les mambas qu'une petite balle de .31 suffit à éliminer. Mais il y a aussi des bêtes plus conséquentes qui requièrent des armes plus puissantes comme ces deux prototypes de carabine Maynard que son père a achetés en 1856 au pharmacien qui l'a conçue. Quant aux revolvers, non seulement elle aime bien tirer avec son petit Remington tout récent, mais aussi avec le Colt 1851 de son père foré dans un calibre plus puissant, le .36.

- Mais mon fiancé, ajoute-t-elle est l'heureux propriétaire d'un revolver LeMat qui est une grosse merveille.

- Mais mademoiselle, comment pouvez-vous vous adonner à cette passion d'hommes. Vous vous dédiez bien, dans cette guerre, à soigner les blessés ?

- Certes, mais pensez-vous que des ruffians comme ceux de tout à l'heure ne nous feraient pas subir les derniers outrages si on ne pouvait pas les en dissuader ? Il est des moments où il faut de la puissance au bien pour s'opposer au mal.

- Mais de tels raisonnements conduisent à la violence et à la guerre ! » fait la douce Suzan.

- Ma chère Suzan, pour triste que soit cette réalité », réplique Mme de Nemours, « il n'est pas moins vrai que les propos de Mademoiselle Toppenot sont marqués au coin du bon sens. À la différence de vous, elle vit à la campagne dans des endroits où le juge ou le sheriff ne sont pas là pour vous protéger. Nous venons d'en avoir l'exemple concret. Et nous sommes en ville ! Que voulez-vous, notre nation n'a pas encore atteint partout le degré de civilisation de notre bonne ville de Washington. »

Je crains les ruades de ma fougueuse fiancée aussi prends-je la parole sur un ton mesuré.

- Madame, en ce qui concerne le niveau de civilisation de Washington, je vous suggère de demander le témoignage de cette jeune femme que vous avez aidée à libérer du joug de son proxénète, il y a quelques jours. Et il est regrettable que l'on ne puisse savoir ce qui s'est produit pour que meure une jeune femme qui était le sosie de ma fiancée, un ou deux jours avant que nous soyons conduits à secourir la jeune femme que je viens d'évoquer.

- Monsieur de Berdeilhe, sur cette pauvre morte, nous avons des éléments qu'il faut encore recouper. Le Capitaine Eamon Kirkpatrick a fini par avoir des indications de la part de ces... messieurs de chez Pinkerton. Selon eux, mais vous savez ce que j'en pense, cette fille aurait été substituée à votre fiancée. Elle était plus facile à atteindre. Le fait de savoir M<sup>elle</sup> Toppenot morte devait vous dissuader non seulement de continuer à œuvrer pour le bien des blessés de guerre mais aussi et surtout, n'ayant plus d'attaches en Amérique du Nord, vous convaincre de repartir vers la

colonie de la Guadeloupe voire vers la France. Pendant que vous reconnaissiez le cadavre et témoigniez dans l'enquête, ce proxénète qui est décédé fortuitement lors de votre visite, ayant enlevé votre fiancée, avait le temps de l'éliminer discrètement et de faire disparaître son corps. Malheureusement pour lui, il a manqué son affaire et c'est la police qui s'est emparée de votre fiancée.

- Soit, mais alors qui serait derrière ce complot machiavélique ?

- Techniquement, les Pinkerton pourraient bien être dans l'affaire. Ce sont des maîtres de la photographie prise à l'insu de leurs cibles. Ils avaient donc sans aucun doute suffisamment de photographies de votre fiancée pour pouvoir tenter de trouver parmi les pauvres filles qui traînent les rues un sosie de M<sup>lle</sup> Toppenot. D'après Kirkpatrick, le fait qu'on lui ait coupé les cheveux laisse à penser que sa coiffure différait trop de celle de votre fiancée. Ensuite, la voir nue et morte, dans la lumière diffuse de la morgue pouvait, le chagrin aidant, nuire à votre acuité de perception.

- Je vous assure qu'aux cheveux près, et peut-être avec une certaine différence de corpulence – la jeune femme m'a semblé plus maigre – la ressemblance était si frappante qu'il a fallu que je m'assure d'un détail au lobe de son oreille. »

J'arrête parce qu'Hélène me fusille du regard. Je reprends à l'adresse de Mme de Nemours :

- Les Pinkerton agissent sur ordre. J'imagine difficilement Abraham Lincoln ourdir des horreurs pareilles. Qui peut bien être derrière les Pinkerton ?

- Je dirais plutôt "quoi ?" et il n'y a pas de mot pour cela. Il s'agit, je pense d'un ensemble de forces néfastes qui se mettent en synergie pour éradiquer tout espoir de voir un peu d'humanité et d'esprit de paix dans les entreprises humaines. Et notre action en faveur des blessés prisonniers est en contradiction avec les principes de haine qui président à cette guerre civile. Les acteurs de nos efforts de bienfaisance deviennent donc les cibles de ces forces néfastes. Nous devons toujours prendre en compte ces synergies funestes douées d'ubiquité et d'éternité. Partout et toujours, ces forces ont été, sont et seront à l'œuvre. Même lorsque leurs zéloteurs n'ont pas conscience de leur obéir. Des hommes ourdissent des plans machiavéliques, certains en toute connaissance de cause. Eh bien ceux-là ne savent pas qu'en fait ils ne font qu'obéir à ces forces synergétiques du mal absolu.

- Mais Madame, il y a bien des hommes derrière ces forces !

- Non, jeune homme. Il y a ces forces derrière les hommes. Et dans l'âme des gens. Mais lorsque les hommes disparaissent, ces forces perdurent et changent de point d'application. Vous savez, il y avait lorsque j'étais encore une petite fille un représentant au Congrès qui se nommait David Stern Crockett<sup>5</sup> ; un représentant du Tennessee. C'était un ami de mon père. Il avait coutume de dire, en parlant des guerres incessantes contre les indiens, contre les Mexicains, que ce n'était pas la bonne voie. Il répétait sans se lasser qu'on a beau tuer les hommes, on ne tue pas les idées. Eh bien, ces forces que je ne saurais décrire et auxquelles on ne peut pas donner de nom, ce sont des sortes d'idées qui courent et ont besoin de passer par les cervelles pour agir. Des idées de mal.

- *Unspeakable*, l'Indicible, murmuré-je...

- Monsieur de Berdeilhe, vous avez le mot juste, c'est extraordinaire !

- Extraordinaire, je ne sais pas, mais il s'est imposé à moi.

- En tout cas, je reste persuadée que votre fiancée a échappé à un sort bien peu enviable. »

Hélène prend un ton légèrement ironique pour constater : « Et vous compariez le degré de civilisation de la ville de Washington à celui du reste de la Nation ? »

Les deux dames restent silencieuses. Tertullien regarde défiler la campagne par la fenêtre. Dans ce train il n'y a pas de « nécessités ». Aussi les dames ne tardent-elle pas à rester silencieuses pour trouver un calme physique qui leur permette de se concentrer pour attendre la prochaine gare. Au bout d'un moment, Hélène se lève et me demande de la suivre. Elle m'interroge en passant la porte sur ce que j'entends par « l'Indicible ». Une fois la porte refermée, elle se précipite à l'une des deux qui donnent sur la voie depuis la plate-forme intérieure à l'extrémité avant de la voiture. Hélène se dirige vers la porte de gauche dans le sens de la marche parce qu'elle est dissimulée aux

---

<sup>5</sup> Plus connu sous son nom de Davy Crockett.

vues du couloir situé à droite lorsqu'on regarde dans le sens de la marche. Là, elle me dit : « Empêche donc qu'on vienne. » Elle relève ses jupes, enlève son pantalon de dentelles et ouvre la porte donnant sur la voie. Faisant face à l'extérieur, elle relève l'avant de ses jupes, les prend entre les dents et, les pieds écartés, se tenant de la main gauche à la rampe qui permet de monter ou descendre sans perdre l'équilibre, elle porte la main droite vers son ventre et commence à expédier vers le bord de la voie l'excédent de sa vessie. En voyant cette bourgeoise sud-carolinienne qui vient de « revolvériser » un voyou de grand chemin – de fer – pisser debout comme une fermière de la Charente, je ne peux m'empêcher d'éclater de rire.

- Tiens-moi par les hanches au lieu de rire, j'ai besoin de ma deuxième main. »

J'ai du mal à comprendre parce qu'elle parle avec ses jupes prises entre les dents. Je la prends à la ceinture de la main gauche et par l'arrière du col de la main droite, appuyé sur mon pied droit vers l'avant et le gauche vers l'arrière. Quand elle a fini sa miction, je lui tends le carré de tissu qui a servi à nous nettoyer les doigts du gras de tortilla mais qui est encore assez propre pour ce dont elle a besoin. Son affaire faite, elle reprend son pantalon de dentelles et le remet. Elle fait redescendre ses jupes et se rajuste. À son air extatique, on dirait une dame qui vient de dire une prière pour remercier Dieu de la beauté du panorama.

- Tu te sens mieux ? Ça va ?

- Tu devrais expliquer à ces deux Washingtoniennes que non seulement je sais tirer aux armes à feu mais aussi que je sais pisser debout comme une paysanne. Mais elles ne t'écouteront pas. Telles que tu les vois, en ce moment elles sont en train de méditer sur une idée fixe : comment ne pas se faire dessus ?

- Tu n'es pas charitable.

- Attends ! La civilisation de Washington ! Et alors ? Ce que j'ai fait, elles peuvent le faire non ? Si leurs parents les avaient bien élevées, elles sauraient. Tu sais, quand il faut mettre pied à terre ou descendre de voiture parce que « ça presse » et qu'on est dans une forêt à serpents, on a intérêt à faire vite et sans s'accroupir. Bon, il faut un peu de pratique mais c'est tout à fait faisable.

- Allons arrêtons là, le sujet est clos. Quand nous ferons construire une maison, nous ferons donc l'économie des « nécessités ». Hélène me regarde, furieuse et puis elle hausse les épaules. Du coup, elle ne me ré-entreprends pas sur « l'indicible ».

Lorsque nous rentrons dans le compartiment, Tertullien me lance un regard interrogateur. Je lui fais signe de me rejoindre dans le couloir.

- Je pense que nos compagnes de voyage vont devoir profiter d'un arrêt en gare pour sacrifier à la nature.

- Ah bon ? Tu crois ?

- Oui. J'ai moi-même pissé par la portière tout à l'heure. Je pense que ces dames devront elle aussi... Donc il va falloir que le train s'arrête un temps qui permette aux voyageuses de passer aux « nécessités ». Je pense qu'il sera plus prudent de fermer le compartiment au verrou. Cela ne présentera aucune difficulté si nous voyons le chef de train. Sinon nous devons nous relayer pour éviter de nous trouver face à face avec quelque goret comme ceux de ce matin.

- Tout dépendra de la durée de l'arrêt, remarque. Et s'il faut refaire le plein de bois ou d'eau, c'est certain qu'elles auront le temps de faire... comme tu dis. »

Tertullien s'arrête un instant puis d'un air de complot, il me dit : « Regarde ce que j'ai piqué dans la poche de mon gars de tout à l'heure ». Il sort de sa poche un pistolet du genre coup de poing à deux canons. On dirait une fabrication artisanale mais d'un artisan habile. Tertullien m'explique qu'il a déjà entendu parler d'une arme de ce genre encore en projet.

Il s'agit effectivement d'un pistolet coup de poing, c'est à dire fort court, destiné à être porté dissimulé au fond d'une poche. On pallie alors la faible longueur du canon par un gros calibre et une forte charge de poudre. Et dans ce pays qui est encore plus méfiant que la France vis-à-vis des poudres sans fumée, il s'agit bien sûr de poudre noire vive. On ne recherche pas la précision mais plutôt l'effet de choc.

Le plus célèbre des modèles en fabrication en ce moment est produit par l'armurier de Philadelphie Henry Deringer dont les adeptes de son pistolet dans les États confédérés rappellent que son père, armurier lui aussi, a œuvré entre autres en Virginie avant de finir dans le Kentucky.

Le fils, ce Henry qui produit les pistolets dont nous parlons Tertullien et moi, est venu finir d'apprendre le métier chez un armurier de Richmond chez qui l'avait envoyé son père. L'armurier en question ne l'a gardé qu'un an tant il était au point et prêt à travailler. « Je ne peux plus rien lui apprendre et il serait malhonnête de ma part de ne pas le payer comme il le mérite or ce n'est pas dans mes moyens. »

Après avoir produit des coups de poing à platine à silex, il s'est lancé dans les platines à percussion, plus efficaces et plus faciles à produire. Le mélange détonant des capsules d'amorçage ayant fait de gros progrès, il a abandonné la production de platines à silex à partir de 1820.

C'est simple : il acceptait d'en faire sur commande mais prenait d'énormes délais de livraison et demandait un prix prohibitif. Il a modernisé la ligne de ses pistolets et a adopté le forage en calibre 44. Et malgré la précision toute relative de ces armes, il a soin de les proposer avec un canon rayé.

Un ami de Tertullien, qui a travaillé pour l'ancien maître d'apprentissage de ce Monsieur Henri Deringer, lui a expliqué que ces pistolets coup de poing sont appelés à être remplacés par des armes répondant à la même conception d'utilisation mais à plusieurs coups. Avant la guerre, cet ami de Tertullien qui a une dynamique entreprise de transport s'est rendu plusieurs fois pour l'armurier de Richmond à la manufacture Remington de Ilion pour en rapporter des fusils de chasse qu'avaient commandés les clients.

L'armurier de Richmond les vendait avec bénéfice, mais ne se contentait pas de revendre des fusils de chasse. Il vendait aussi de ces pistolets que Henry Deringer, son ancien apprenti, fabriquait à Philadelphie. L'armurier de Richmond a maintenant disparu de la place, soit qu'il soit mort soit qu'il soit parti ailleurs vivre le reste de son âge, mais la réputation des pistolets Deringer perdure.

Le malheur est qu'Henry Deringer est plus un homme de l'art qu'un homme d'affaire. Il n'a pas déposé de patente. Donc n'importe qui peut copier ses pistolets. Ils sont tellement appréciés qu'au plus fort de sa production Deringer n'en avait jamais en stock. Sa fortune est faite depuis longtemps et il profite de ses dernières années d'existence. Si mon compte est bon, il doit avoir près de quatre-vingts ans.

L'ami de Tertullien ne convoie plus ses chariots, il a des employés qui s'en chargent. Lui se déplace en chemin de fer et a conservé la manufacture Remington parmi ses clients. Comme il y a un hall d'exposition, le transporteur a pour habitude de le visiter pour découvrir les nouveautés de la marque. Parce que chez Remington, on ne plaisante pas avec les patentes. Comme chez Colt, d'ailleurs.

C'est ainsi qu'il a découvert un tout petit pistolet en laiton qui tire une munition ridiculement petite, d'un calibre .17 ce qui correspond à environ 4,5 millimètres. Plus que cette originalité, c'est le nom de l'arme qui l'a interpellé : *Remington-Rider Single Shot Derringer Parlor Pistol* c'est-à-dire Pistolet de Salon Derringer Monocoup Remington-Rider. Intrigué, il demande au vigile qui garde le hall la signification d'un tel nom et pourquoi le nom de Deringer est orthographié avec deux r. Mais le vigile n'est ni un guide, ni un représentant de commerce. Un homme d'une cinquantaine d'années qui vient d'entrer dans le hall répond à sa place : le mot "Derringer" avec deux r est peu à peu devenu un nom commun qui désigne aux États-Unis des pistolets de poche. Le Remington-Rider est en fait un pistolet de salon et ne prétend pas être une arme de combat. L'homme explique aussi que le nom de Deringer n'est pas protégé mais que par courtoisie on l'a modifié en ajoutant un deuxième R. Le monsieur est l'un des concepteurs qui travaillent avec Eliphalet Remington – et surtout ses fils vu l'âge avancé du fondateur de la marque – et il révèle que la maison Remington travaille sur un nouveau pistolet « Derringer » à deux coups. Mais il faut surtout résoudre la question de la munition.

Pour des raisons de rapidité de rechargement, il faudrait des cartouches portant l'amorce incluse, comme celle du Volcanic, mais cette cartouche sans douille impose un système de joints d'étanchéité. Ce n'est pas satisfaisant. Il y aurait bien les cartouches à broche, mais le vieil Eliphalet Remington n'y est pas favorable. Ses fils envisagent les nouvelles cartouches en cuivre à percussion annulaire. Mais elles ne sont pas encore au point dans le calibre qu'ils souhaitent. Il y a bien eu l'année dernière l'apparition des cartouches de Benjamin Tyler Henry, mais elles sont vraiment trop

puissantes parce qu'elles sont destinées à une arme longue et sont chargées avec une poudre à gros grains incompatible avec un canon court.

Alors, pour le moment les concepteurs de chez Remington travaillent leurs prototypes avec des cartouches européennes fabriquées par l'armurier Flobert à Paris. Ils utilisent les dernières productions de Flobert. Celui-ci manufacture depuis quinze ans des cartouches complètes pour pistolet de salon en calibre 6 millimètres. Celles-ci je les connais, puisque j'en ai utilisé au salon de l'amiral directeur de l'arsenal de Rochefort avant d'embarquer pour les Antilles. Mais d'après ce qu'a expliqué le transporteur à Tertullien, Flobert vend maintenant des cartouches de calibre 9 millimètres qui ne sont en fait que des cartouches de pistolet de salon agrandies. Et selon le concepteur de chez Remington, on ne devrait pas tarder à voir apparaître en Amérique des cartouches américaines dans le calibre 41 annulaire. Après cet exposé assez complet de Tertullien je le ramène à la situation du moment. Et à ce fameux pistolet coup de poing qu'il me montre après l'avoir subtilisé à sa victime.

- Je suis sûr, me dit-il, qu'il s'agit d'un prototype non achevé qui provient de la manufacture Remington. Ce serait une arme d'étude de leur futur pistolet coup de poing à deux coups. Mais je n'ai pas trouvé les cartouches sur le bonhomme. »

J'examine l'arme. Elle me paraît assez rudimentaire mais solidement construite. Indiscutablement, les deux canons sont en bonne ferraille, le bâti me semble en une ferraille plus ordinaire. Les deux canons sont rayés et l'arme porte sur le côté droit un levier tournant qui sert de verrou à un système surprenant. Il permet d'ouvrir l'arme en deux, comme un fusil à broche par exemple, mais l'axe de rotation est en haut de l'arme ce qui fait que l'on bascule les canons vers le haut pour ouvrir le pistolet et avoir accès aux deux chambres de tir. Il s'agit donc bien d'une arme à deux coups mais qui ne comporte qu'un seul chien. Je suis intrigué et je compte bien le démonter pour comprendre comment il opère. Il doit y avoir dedans une sorte de rochet d'horlogerie pour faire changer le percuteur de position entre chaque coup. Il me tarde donc d'être de retour à la plantation pour me livrer avec Tertullien à ce démontage initiatique. Mon ami me confie cette arme curieuse.

- Garde-la, parce que sans munitions elle ne peut me servir à rien.

- D'autant que si cela se trouve le forban que tu as rectifié l'a sans aucun doute volée. Si on m'accuse je pourrai toujours arguer de mes laissez-passer pour invoquer la raison d'État. Ce sera toujours ça. »



*L'arme me paraît assez rudimentaire mais solidement construite.*



De retour dans le compartiment, je trouve Hélène en train de nettoyer le canon de son Remington. Le barillet qu'elle a utilisé ce matin est posé sur la table qui nous a servi pour déjeuner. Nous avons passé la gare de Weldon puis celle de Rocky Mount depuis un certain temps et nous ne sommes certainement plus très loin de Goldsboro, cette gare importante qui commande le croisement entre la ligne de Raleigh à l'Océan Atlantique et celle qui relie Petersburg à Wilmington où nous devons passer la nuit. Les deux dames sont de plus en plus silencieuses et moroses, concentrées sur leur pauvre vessie. Hélène a remonté son revolver et me confie de recharger la chambre vide du barillet qu'elle a utilisé ce matin. Elle fait signe à la jeune Suzan O'Reilly de la suivre. Celle-ci hésite mais finit par obtempérer devant l'air insistant de ma fiancée. Les deux jeunes femmes reviennent une dizaine de minutes plus tard et l'accompagnatrice de Mme de Nemours a l'air tout à fait serein et détendu. Je ne parviens pas à cacher un sourire en coin. Allons, ma chère Hélène a fait preuve d'empathie envers la jeune dame. Tant qu'il y aura sur terre des gens qui font preuve d'empathie envers leurs semblables, l'« Indicible » n'aura pas le champ entièrement libre.

Le contrôleur chef de train entre dans le compartiment à peine cinq minutes après Hélène et Suzan. Il a failli être témoin d'une scène plutôt inhabituelle, je pense... Il nous annonce que l'arrêt à Goldsboro sera de trois quarts d'heure au moins pour faire le plein d'eau de la machine et que nous y serons dans quelques minutes. Il est vrai que l'on sent déjà le train ralentir. Comme nous avons pris du retard avec l'incident de ce matin, la Compagnie a fait télégraphier à la gare de Wilmington pour faire prendre des dispositions pour notre hôtel.

Mmes de Nemours et O'Reilly n'ont pas de réservations pour l'hôtel et ne disposent que de dollars yankees. Je demande donc au contrôleur de bien vouloir faire télégraphier à la compagnie à Wilmington pour essayer de trouver une solution. Il me promet de s'en occuper au prochain arrêt.

Mme de Nemours est doublement rassurée lorsque nous repartons de Goldsboro. Elle a pu utiliser les « nécessités » et surtout nous avons trouvé un hébergement. Il n'y avait plus de chambre disponible mais nous en avons trois Hélène, Tertullien et moi. Hélène a donc donné sa chambre aux deux dames du Nord, elle a pris celle de Tertullien et mon ami et moi sommes réputés dormir ensemble. Bon, la version officielle n'a pas joué. En fait Tertullien a gardé sa chambre et Hélène est venue dans la mienne. Les trois chambres disposant de lavabos modernes avec évacuation de l'eau usée par une bonde reliée à l'extérieur, les deux dames du Nord se sont montrées fort élogieuses envers nos hôtels. Nous nous gardons bien de leur dire que cet hôtel est ce qui se fait de mieux dans cette ville ; pas de polémique.

Un peu harassés tout de même, nous nous couchons après un dîner pris au restaurant de l'hôtel où une bonne soupe de légumes et un bon morceau de fromage avec des pancakes apaisent nos estomacs.

Une fois dans la chambre, je demande à Hélène de me donner une des balles rondes de .31 qui servent d'ordinaire à charger son Remington. Je la présente devant la bouche du canon du haut du pistolet de Tertullien et le projectile entre sans le moindre frottement. Le calibre de l'arme est donc nettement au-dessus de .31 centièmes de pouce c'est-à-dire environ huit millimètres.

Hélène me regarde faire sans rien dire. Et puis je pose le pistolet sur la table avant de l'examiner.

- On dirait un essai de Derringer de chez Remington » me dit Hélène froidement. Où l'as-tu pris ?

- Sur le cadavre du type qu'a tué Tertullien. Mais il n'y a pas les cartouches. Mais comment connais-tu cela ?

- Mon Remington, c'est Père qui me l'a offert. Nous sommes allés le chercher à la fabrique à Ilion. Et nous avons rencontré le père Remington mais aussi ses fils. C'était en décembre 1859 et père a parlé des projets de la firme. Alors le vieux Remington nous a montré des projets en .22 de ce nouveau Derringer à deux coups. Mais ils attendaient alors des nouvelles munitions.

- Mais pourquoi ne les fabriquent-ils pas, ces munitions ?

- Ils ne sont pas cartouchiers et ils ont trop de commandes de leur revolver 1858 pour distraire une ligne de manufacture pour en faire une ligne de cartoucherie. Et je suppose que cela n'a sûrement pas dû se calmer depuis le début de la guerre.

- Oui mais là, il s'agit d'une arme qui a sans doute été fabriquée autour d'une nouvelle cartouche française, d'après ce que m'a expliqué Tertullien.

- En tout cas, c'est une arme qui a déjà dû beaucoup être manipulée si on en juge par son état.

- J'ai bien l'intention de l'examiner en profondeur dès que nous aurons rejoint la plantation. Ensuite, il me faudra prendre contact avec la maison Remington pour la leur restituer lors d'un déplacement dans le Nord.

- Je suis surprise, tu ne comptes pas la garder ?

- Certes pas. Je préfère la rendre à ses légitimes propriétaires cela me permettra peut-être d'avoir un prix sur sa version définitive lorsqu'elle sortira dans le commerce. Avec le bon calibre américain... » Ce n'est pas la raison qui me pousse, bien sûr. Je ne saurais accepter de m'approprier le butin d'un vol manifeste. Hélène le découvrira à l'occasion.

Le voyage vers Charleston se poursuit sans événement marquant. Comme d'habitude, à Wilmington nous changeons de gare et de train puisque l'écartement des voies n'est pas le même au moment du changement de réseau. Mais ce genre d'inconvénient est usuel en Amérique du Nord. De Wilmington, Hélène et moi avons pu envoyer un télégramme recommandant nos deux compagnes de voyage à mon futur beau-père.

À notre arrivée, une voiture de la plantation nous attend avec Sié comme cocher. Il est venu avec la grosse berline qui sert très rarement et je suis surpris de la voir attelée de deux chevaux que je ne connais pas mais qui m'ont l'air bien fringants. Apparemment la crise des chevaux ne touche plus la plantation Toppenot. Un ouvrier accompagne Sié et l'aide à monter tous les bagages sur la galerie du toit de la berline. Nous commençons par déposer les dames à leur hôtel et Sié leur remet une enveloppe marquée du tampon de la Direction de la médecine militaire de la place de Charleston. Comme il nous en remet aussi une tout à fait identique, je lui demande de ne pas repartir immédiatement et recommande à Mme de Nemours d'ouvrir la sienne. Elle contient entre autres une invitation à se présenter à l'état-major de la place demain à neuf heures. Dans notre enveloppe, nous trouvons la même invitation mais pour une demi-heure plus tard. Un rapide conciliabule nous conduit à nous entendre. Nous passerons demain chercher ces dames à leur hôtel et les conduirons à leur rendez-vous. « Nous ferons antichambre, commenté-je en souriant. »

Tertullien qui commence à bien me connaître sourit en regardant ailleurs. Hélène fait semblant de rien et nous prenons congé de nos compagnes de voyage. Il nous reste quelques heures de jour quand nous arrivons à la plantation. Sié ne peut pas nous parler en conduisant comme il le fait avec une calèche et c'est à notre arrivée que les Toppenot nous mettent au courant des dernières nouvelles. André est chez les Indiens, Pierre et Me Kahana font tourner la pharmacie en produisant de l'onguent mais aussi de l'alcool de pharmacie. Et c'est là que nous comprenons que si la société civile de Caroline du Sud et de la Confédération en général semble considérer la bataille de juillet comme une victoire définitive, les pouvoirs publics prennent tout de même certaines dispositions pour faire face à un avenir incertain.

Les parents Toppenot nous prennent à part Hélène et moi avant que nous ne rejoignons nos chambres respectives. Nous sommes appelés dorénavant, explique Aldebert, à souvent nous déplacer ensemble pour les questions relatives aux blessés de guerre. Les parents en savent apparemment plus que nous sur ce sujet.

- Il devient urgent de vous marier si nous voulons éviter les rumeurs et calomnies » commence Aldebert.

- Les rumeurs qui ne seront pas des calomnies », précise son épouse.

Le chef de famille prend un air outré et sa femme remarque : « Tu ne faisais pas tant de manières lorsque nous avons anticipé notre mariage. » Elle continue en se tournant vers nous : « Il nous faut profiter des dernières semaines de tranquillité pour vous marier. Ensuite, nous ne savons pas ce qui se passera. Donnons l'illusion de l'insouciance, mais dès demain vous comprendrez que vous allez avoir beaucoup de bois sur le chevalet<sup>6</sup>. »

---

<sup>6</sup> Nous dirions « du pain sur la planche ».

Apparemment, notre idée de rapatrier les blessés adverses chez eux, sans que cela coûte un dollar au Trésor, a séduit. Pourquoi s'encombrer avec des gens qui reviennent cher à l'entretien ? Il semblerait que dans certains cercles religieux protestants, catholiques ou juifs ainsi que dans certaines loges maçonniques la question d'un traitement des blessés adverses conforme à la morale ait secoué des penseurs ou paroissiens dont l'audience sur la place publique est à considérer. Autant donc donner l'image de la mansuétude tout en réduisant l'occupation des lits d'hôpitaux par les adversaires au profit des soldats de notre camp. Derrière les apparences généreuses se tapit le ver du cynisme. Encore « l'Indicible ».

Toujours dans le bureau où nous ne sommes que tous les quatre, les parents Toppenot nous informent qu'ils ont réalisé des placements à l'étranger pour garantir l'avenir. Aldebert a même racheté des actions sur la construction de Canal de Suez. Il a placé des fonds à la Bourse de Paris mais aussi à celles de Londres et à Genève.

Il n'a pratiquement plus que vingt pour cent de sa fortune en Caroline du Sud. Essentiellement dans les chemins de fer. Je découvre que sa femme non seulement est au courant de ses affaires mais qu'en plus elle y prend une part active. La production de riz et coton ne suffira à assurer que les dépenses de la vie courante. Le chemin de fer ne rapportera que des créances qui ne seront jamais remboursées si la Confédération perd la guerre. Une fois ces confidences faites, les parents Toppenot nous font comprendre qu'ils nous libèrent. Mais Hélène veut en savoir davantage. Certes, elle ne questionne pas davantage ses parents sur leurs affaires, mais elle souhaite savoir qui de ses frères et sœur sont au courant de la situation. En fait, tous ont vu les choses évoluer non seulement à la plantation mais aussi dans l'emploi du temps de leur père et par le fait que leur mère est beaucoup plus souvent dans le bureau avec son mari. Mais ils ne sont pas au courant des détails. Ils ont confiance en leur père pour réussir à sauver ce qu'il est possible de sauver. C'est le père qui nous donne une ligne de conduite si nous restons en Caroline du Sud.

- Faites comme si vous deviez rester à la plantation après la guerre, et comme si vous croyiez à la future victoire de la Confédération des États d'Amérique. Remplissez le rôle que vous êtes assigné. Dans la vague d'horreurs qui va déferler, vous serez comme des bouées repères et surtout, pour conserver la foi en Dieu, remerciez-le tous les soirs du bien que vous aurez pu faire dans la journée. Dans votre prière du matin demandez-lui de vous guider pour faire du bien dans la journée qui commence. Pierre-Hubert, je crois que dès que vous aurez un moment il serait bon que vous rendiez visite à Maître Kahana. Il vous attend sans urgence puisque ce dont il souhaite s'entretenir avec vous n'est pas exactement du domaine temporel. Encore que...

- Je sais que je dois le rencontrer au plus vite, tant que nous serons encore dans l'œil du cyclone. »

Les trois Toppenot que dévisagent avec un air interrogateur mais aucun n'épilogue sur ma dernière phrase.

Il nous reste deux bonnes heures avant le dîner et je décide d'en profiter pour examiner plus en détail le calibre de ce prototype de pistolet. Je demande à Sié de me procurer une balle ronde de calibre .36. Je sais que c'est facile puisque la plupart des revolvers de la plantation sont en ce calibre. Il me regarde avec un sourire : « Vous avez enfin décidé d'acheter un Colt ? » Je lui souris sans lui répondre et je monte dans ma chambre.

J'ai quitté mes vêtements de voyage pour me remettre en tenue plus convenable pour la soirée. Je m'installe au bureau de ma chambre pour nettoyer mon LeMat et l'huiler. Je m'occupe aussi du LeBossu. Ceci fait, je m'attache à l'examen du pistolet coup de poing.

Pour commencer, je l'ouvre et je le pose sur la table de façon à voir les deux chambres de tir. J'approche la balle de calibre .36 de la chambre du canon du haut et elle est trop grosse pour entrer dedans. L'arrête de tranche arrière du canon est fort nette et la chambre remarquablement forée. Ce n'est pas du travail d'amateur. Je force un peu la balle pour que l'acier s'incrute légèrement dans le plomb tendre et que la balle reste coincée. Ensuite je présente une balle ronde de calibre .31 dont j'ai déjà noté qu'elle passe librement dans le canon. Le calibre vrai de l'arme se situe donc entre le 0,375 pouce du diamètre réel d'une balle sphérique de .36 qui sort du moule et le calibre .31 de celle du Remington d'Hélène. Je repose l'arme sur la table pour prendre ma règle à calcul. Cette invention remarquable permet d'éviter l'utilisation d'une table de logarithmes pour les

calculs rapides. Par interpolations, j'évalue le calibre de cette arme à 8,9 ou 9 millimètres à la chambre. Ce serait donc environ un diamètre de trente-cinq centièmes de pouce, soit un calibre .35 qui n'est pas une norme en Amérique du Nord. Il faudra que je vérifie avec un calibre à coulisse mais je ne sais pas si le maréchal ferrant de la plantation en a un.



*Le « Derringer » prototype avec les deux balles sphériques,  
de .31 sur la table et de .36 bloquée à l'entrée de la chambre*

J'entends un pas lourd dans l'escalier. Je suis surpris parce que je crois reconnaître celui de Sié. Les pas s'arrêtent devant la porte de ma chambre et on frappe. C'est bien Sié. Je suis intrigué de le voir se présenter chez moi alors que tout le monde est soit couché soit sur le point de le faire.

- Monsieur Pierre-Hubert, je peux vous déranger ?

- Tu ne me déranges jamais, Sié. Entre et assieds-toi dans ce fauteuil. »

Pendant qu'il dépose précautionneusement sa carcasse massive dans ce fauteuil imitation Voltaire construit à l'américaine, c'est-à-dire aussi solidement qu'un chariot Conestoga de pionnier, je sors de ma cave à liqueur deux timbales en argent et un flacon d'un Armagnac que j'économise depuis mon départ de France. Sié m'observe et a un geste de refus ou plutôt de dénégation mais finalement, il accepte la timbale qu'il enveloppe de sa main pour la tiédir. Je suis fort surpris de lui voir cette réaction de gourmet du Cognac ou de l'Armagnac. Nombre de bourgeois états-uniens n'ont pas cette délicatesse. Je fais comme lui et au bout d'un moment de silence, je lève ma main qui contient ma propre timbale du précieux nectar et il fait de même dans un geste de trinquer bien français. Tandis que nous buvons notre Armagnac en silence, je me fais une réflexion qui me pousserait à sourire si la communion dans l'Armagnac n'était pas un rite si sacré : la timbale pourrait presque servir de dé à coudre à ses gigantesques mains habiles comme celles du plus fin horloger.

Il ferme les yeux et me dit d'une voix émue : « Je ne savais pas qu'on pouvait boire un *brandy* aussi délicieux. Merci Monsieur Pierre-Hubert.

- Sié, mon ami, ne me donne donc pas du "Monsieur" à tout bout de champ.

- Si je ne vous donnais pas du "Monsieur", comme vous dites, notre amitié ne serait plus qu'une camaraderie. C'est parce que je vous appelle Monsieur qu'elle m'est si rare. Et pour ce dont je voudrais vous parler, il me faut cette amitié si rare. »

Il se lève pour poser la timbale sur la table et il voit le pistolet.

- Je sais que vous allez en avoir besoin. Mais cette arme, ne trouvez-vous pas qu'elle est l'invention du diable ? Regardez-la. Elle servira à la même chose que ces pistolets de poche

qu'aiment les joueurs professionnels qui sont tous tricheurs qui gagnent de l'argent en jouant avec des cartes.

- Ce ne sont pas tous des tricheurs.

- Monsieur Pierre-Hubert, même s'ils ne trichent pas dans leurs parties de cartes, ils trichent avec la vie parce que jouer aux cartes n'est pas un travail. Je veux dire que cela ne sert en rien aux gens qui vivent autour d'eux. Cela ne sert qu'à eux. Et comme ces joueurs professionnels ont besoin de faire entrer de l'argent frais dans leur monde fermé, ils invitent parfois des joueurs amateurs mais c'est pour leur prendre de leur argent. Je ne comprends pas que vous ayez acheté cette arme.

Fortement ému par le discours, fort rare, de Sié et sa déclaration d'amitié, j'explique au géant affranchi la provenance de l'arme. Et pourquoi je l'examine et que je veux la rendre à l'usine Remington lorsque j'aurais l'occasion de revenir dans le Nord. Mais à lui, je donne ma vraie raison de le rendre, celle qu'impose la morale. Bien mal acquis ne profite jamais.

- Je préfère ça Monsieur Pierre-Hubert. Alors, je vais pouvoir vous parler. Mais je vous demande de ne pas m'interrompre parce que sinon je ne saurais plus comment continuer. »

En écoutant Sié, je comprends que lui aussi considère que la période de calme que nous vivons ressemble à l'œil d'un cyclone. Mais dans cette grande sagesse qui transparaît chez lui en permanence, le cyclone de la guerre, loin de perdre en puissance au fur et à mesure qu'il ravage les pays qu'il parcourt, ne fait que se renforcer des destructions que cause son voyage. Je ne puis m'empêcher de penser que « l'Indicible » est à l'œuvre dans cette particularité et qu'il s'est attaqué à ces pays du « Nouveau Monde » qui suscitaient tant d'espérance chez les déshérités de la Vieille Europe.

